

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 7 (1964)
Heft: 4

Artikel: Permanence du maître
Autor: Potterat, Jean-Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869894>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PERMANENCE DU MAITRE

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Cinq heures à l'auditoire seize. Il va venir. Tout ici est demeuré sien, de toute la force des choses ; et tous ici nous l'attendons, de toute l'évidence en nous de sa présence. Il longera ce mur, disparaîtra par cette porte, pour quitter le chapeau, l'écharpe, le pardessus ; puis, impassible, il reviendra s'asseoir à cette chaire, tirant du portefeuille noir la mince liasse de ses fiches. Pour une heure, il n'y aura plus qu'un visage robuste et une parole économe. Aucun effet. Le droit chemin du jugement et de la phrase. La nue vérité d'un homme et d'un langage. Vous allez entendre penser. De fait, vous n'êtes pas assis sur le doux fauteuil d'un salon, d'un théâtre ; ces bancs élémentaires appellent une communication plus dépouillée, plus essentielle. Ce ne sera ni rassurant, ni séduisant. Cela *sera*, c'est tout. A prendre ou à laisser. Brûlant, mais d'un feu contenu. Car la voix qui dira Pascal, le Théâtre au XVIII^e siècle, ou bien le Roman romantique, cette voix probe, surveillée, toute au service de l'idée, est aussi voix de pleine chair, de vive foi, roulant avec ses R un peu de vrai terroir français...

René Bray va venir ! Hélas ! nous savons bien, depuis dix ans, que cette certitude est illusoire. Mais aujourd'hui, nous savons mieux encore qu'il n'a plus besoin de « venir » pour *être là*, force en nous, parmi nous, qui continue d'agir. Présent dans cette Faculté, tout imprégnée de lui, et qui lui rend, ce soir, après dix ans, le témoignage d'une gratitude et d'une fidélité intactes. Présent dans les travaux, dans l'enseignement, dans la vie de ceux qui furent ses élèves. Ce sont eux que je représente, non pour commémorer un deuil, pour évoquer des souvenirs, ou pour épancher un chagrin que René Bray, naguère, nous a défendu d'étaler ; non : ses anciens étudiants veulent que leur hommage atteste, par ma bouche, un rayonnement *hic et nunc*. Il ne s'agit point du passé, d'une Mémoire à cultiver : il s'agit d'un maître vivant.

A quoi tient cette permanence, la persistance en nous de cette voix éteinte ? D'où vient, quand nous restaient tant de grands pro-

fesseurs, que la mort de celui-là seul nous ait laissés d'abord si démunis, désespérés, puis nous ait fait trouver en elle l'énergie de la dépasser ? René Bray nous quittait, il ne nous lâchait pas ; il s'intégrait à notre esprit pour derechef nous pousser et nous maintenir à la fois. Que s'était-il passé ? Je m'interroge encore... L'histoire est longue à raconter, car elle commençait, je crois, dès avant l'Université.

Pour l'adolescent rêveur, amoureux de beaux livres et tenté par l'enseignement, le nom de Bray, d'abord, symbolisait une exigence. Au gymnase déjà, l'on colportait des anecdotes illustrant sa sévérité, l'on narrait des exécutions, l'on comptait des victimes. Et, l'automne venu, le novice qui, tâtonnant, croisait dans les couloirs de la Cité la silhouette redoutée et deux yeux acérés, il croyait rencontrer l'Obstacle. Quel obstacle, en effet : route barrée à l'indolence, à la tiédeur, aux abandons naïfs ! route barrée aux faibles, aux fats, aux désinvoltés ! nul n'entre ici s'il ne sait pas pourquoi !... L'angoisse culminait lors de la première visite à l'avenue Verdeil, quand s'ouvrait une page blanche du fameux cahier noir. Elle se remplirait, la page ; elle se remplissait d'emblée ; ces quelques signes griffonnés, c'était notre bagage au départ du voyage, pauvre substance, en vérité, un bien petit paquet. Mais de ce tête-à-tête sans ménagements, nous sortions face à face avec nous-mêmes, et décrassés, contraints au primordial. Nous savions mieux qui nous étions, et où nous en étions ; nous avions pris notre propre mesure. Et puis nous étions *pris en charge*. Ce maître qui avait voulu tout de suite nous éprouver, il nous disait où il fallait aller, pourquoi et comment y aller. Trois mots. Mais ce bureau, ce corps rendaient les mots palpables. Nous avions pénétré dans un monde réel, aux objets consistants ; nous avions rencontré, tangible, un équilibre. La main terrienne qui serrait la nôtre nous empoignait pour nous mener résolument plus loin qu'à la licence, jusqu'à cet ordre manifeste.

Nous n'échapperions plus. Assumés. Prisonniers d'une route étroite et d'un but éloigné. La peur du maître se changeait en crainte de soi-même. Sa sévérité ? un respect, en nous, de quelque chose. Sa rigueur ? une démarche vécue. Sa méthode ? une façon d'être. Sobrement provoqués à la conscience et à l'action, responsables d'une partie dont nous étions l'enjeu, nous nous sentions soudain à la fois sommés d'être et incapables d'être. Comme nous admirions cette vigueur tranquille ! Comme nous tremblions de ne pas y pouvoir répondre !

Cependant nous allions aux cours. Nous montions au III ter pour pratiquer un exercice bien délimité, une discipline d'école : l'explication de textes. Surprise ! Le savant bousculait la science : il ne commençait pas par la bibliographie, ni par la méthodologie. Il par-

lait simplement de la *lecture*, base et terme de nos études, confrontation de deux pensées, et conquête de soi dans l'approche du Vrai. L'historien bousculait l'histoire : il parlait du présent, de ce qu'un écrivain passé peut nous dire encore aujourd'hui. Comprendre, disait-il, mais pour juger, et juger par rapport à soi. Les textes littéraires doivent aboutir à la formation du lecteur, fonder en lui des règles de conduite. L'histoire ne peut restituer un passé intégral, mais elle donne cohérence à notre vie de tous les jours ; c'est un étau du jugement.

Le critique, du moins, allait-il nous fournir un critère infaillible ? Voici qu'il répondait : le *goût* ! Pas d'absolu en littérature, la critique est une aventure subjective, une recherche personnelle du Beau ; et l'objectivité, en ce domaine, une disposition morale, désintéressement, méfiance de soi, ouverture à autrui. Par là nos jugements de qualité pourront se ressembler ou se rejoindre ; mais, pour rejoindre l'écrivain, il faut le sens de la beauté, l'aptitude à la jouissance. Connaître, mais pour goûter. Pour savourer, avec l'idée, l'écho du mot, du son, de la couleur. De là l'urgence du retour, toujours, aux grands auteurs ; de là l'exigence du style. Qui prétend débattre du beau, des œuvres d'art, doit savoir écrire avec art ; et qui prétend dire le vrai doit savoir écrire sa langue, celle qui coïncide avec lui-même.

Posément, René Bray finissait son introduction. Et en effet, il nous introduisait, gamins livresques, captifs de dix années de classe, dans l'univers dépoussiéré de ce qui *est*. On nous avait prévenus : vous allez voir, il vous imposera un ordre contraignant, il veut ceci, cela, seulement ceci ou cela. Or il nous voulait *nous*, tout simplement, engagés, ardents, combatifs. Et nous-mêmes avions mal lu ses travaux d'érudit : la mesure, la vigilance nous y dérobaient l'essentiel, une passion première qui les organisait en vivante structure. Nous étions venus à l'école ; il nous renvoyait à la vie, nous replantait au quotidien. Son sourire disait : Allez, rêveurs, allez, Vaudois prudents, sages horlogers des lettres, retroussiez donc un peu vos manches, comme les paysans de mon pays ! Jugez, goûtez dans l'enthousiasme ! Je ne puis rien pour vous, si vous n'avez la vocation, la foi, la générosité d'un sang de race...

Avons-nous compris sur-le-champ jusqu'où cela nous conduirait ? J'en doute. Mais je sais que ce fut le départ, alors, de l'aventure sur les chemins que nous foulons encore, et sur les pas de René Bray. Nous lui devons la rude chiquenaude qui nous a fait *oser*, risquer sur sa caution des ivresses où l'intelligence aiguiserait la sensation. Nous sommes retombés souvent dans nos émois benêts de cœurs sensibles ou dans la froide application des recettes scolaires. Mais nous avons perdu notre bonne conscience. Pour toujours, la littérature

française, notre littérature maternelle, nous devenait expérience, dialogue intérieur. Nous étions concernés; concernés doublement, puisque pédagogues en herbe et appelés demain à communiquer ce ferment, à susciter d'autres rencontres, esthétiques et morales, avec le *verbe*.

Que vînt désormais la méthode, et la plus rigoureuse, pour gouverner la véhémence des instincts en nous réveillés ! Nous l'attendions, non plus comme le procédé, la technique d'un exercice, mais comme la pondération de nos personnes, l'indispensable formation d'un équilibre (j'allais dire d'un classicisme...), comme une discipline de l'esprit pour éclairer, pour *composer* l'ardeur de nos élans. Sans elle, nous étions livrés à l'anarchie des intuitions, aux égarements passionnels ; par elle, nous pourrions peut-être atteindre à l'unité qui s'incarnait si pleinement devant nos yeux.

Alors, nous apprenions à travailler. Pas un cours, pas un séminaire, pas un commentaire de copie qui ne fût occasion de revenir sur la méthode, pour définir, pour illustrer ; pas une référence à un ouvrage qui ne s'accompagnât d'appréciations critiques sur son contenu, sa valeur. Comme le maître forgeron des anciens âges, comme son Molière au théâtre, ce maître était d'abord un homme de métier, un artisan. Et nous, les apprentis, il entendait nous exercer, dans l'atelier, à manipuler les outils du métier, nous donner les moyens de faire seuls, après, nos preuves ouvrières. L'appétit, c'était notre affaire: on pouvait tout au plus nous entraîner par contagion; mais l'art, c'était de son ressort, le *savoir-faire*, plus important que le savoir, parce qu'il touche au *savoir-être*. Notre instrument universel n'est-il pas la définition, qui culmine avec la définition de soi par soi ? La maîtrise, dans ce métier, n'est-elle pas maîtrise de soi ?

Malheur à l'étudiant qui avouait ignorer non pas tel fait en soi — chose toujours permise — mais la méthode pour se renseigner, le livre à consulter, la marche à suivre ! Nous avons été rassemblés, un soir, à la Bibliothèque cantonale, pour faire connaissance avec des serviteurs rébarbatifs: répertoires, manuels, dictionnaires, bibliographies, catalogues, fichiers... Nous avons dû toiser Talvart & Place, soupeser Thieme et Bossuat. Et bientôt les utiliser ! Explications orales, explications écrites, conférences d'histoire littéraire, dissertations, mémoire : nous étions bombardés d'invites aux travaux pratiques. Et René Bray, tout seul, entre ses cours, ses livres, ses articles, ses éditions, trouvait le temps de corriger exactement ces monceaux de papier noirci. Il corrigeait sans ménager, d'un crayon décidé, n'aimant pas les demi-mesures, les demi-vérités, trop passionné, d'ailleurs, pour émousser des traits qu'il jugeait stimulants. Pan sur le dilettante ou le balbutiant ! Table rase ! il fallait repartir à zéro !

Mais quels éloges aussi, quelle chaleur dans le visage et la parole, lorsque enfin l'une des compositions lui semblait sonner clair et vrai !

Au reste, nous savions parfaitement ce qu'il voulait de nous. Son propos, défini déjà dans sa leçon inaugurale, manifesté par son enseignement et par son œuvre, René Bray, à notre intention, l'avait encore précisé dans un entretien plus vibrant que sa manière accoutumée. Vous me permettrez de citer, au lieu de mes notes infidèles, les mots de 1929 : « ... A la base, un jugement critique qui sépare ce qui est beau de ce qui n'est pas beau ; sur ce qui est beau, une étude historique, guidée par des méthodes scientifiques ou inspirées de l'esprit scientifique, cherchant à faire connaître les rapports qui unissent l'œuvre au génie, s'appuyant sur la connaissance des rapports qui unissent le génie à l'homme porteur de ce génie, et l'homme lui-même à son temps ; comme aboutissement et couronnement de cette étude historique, une analyse critique de ce qui fait la beauté de l'œuvre. Voilà comment nous concevons notre discipline. »

L'œuvre, donc, au sommet, dans sa vérité supérieure, vers laquelle tendent humblement (mais fermement) des méthodes à son service, science, histoire, esthétique. Et l'œuvre *connaissable*, née d'une activité humaine cohérente, itinéraire intellectuel qu'un autre homme peut parcourir, en toute clairvoyance, sur les traces d'un écrivain. L'œuvre est de l'homme même : quiconque saura l'approcher d'un cœur neuf, ingénu, mais l'esprit averti, armé d'un instrument d'analyse efficace — celui-là (et celui-là seul) pourra la saisir, la *comprendre*, et se l'assimiler, s'enrichissant de sa substance. L'œuvre est à conquérir : il faut mériter ses trésors.

Le texte, pour nous débutants, c'était la monnaie des chefs-d'œuvre. René Bray nous lançait sur ces petites proies pour nous dresser à de plus vastes chasses. Et de ce microcosme de vingt lignes, il démontrait qu'on peut tirer par une magie rigoureuse des richesses infinies. Rien ne restait livré au hasard des chocs émotifs, puisque rien n'est hasard en littérature. Seule demeurerait inexplicable la mystérieuse essence du génie, gratuit peut-être, non fortuit. D'ailleurs, à défaut des *Pourquoi ?*, s'offrait à notre exploration tout l'immense champ des *Comment ?*. Recherche de beauté et prise de conscience, l'explication française conçue par René Bray tendait vers la synthèse, plus que vers l'analyse. Elle s'efforçait de respecter la création vivante d'un auteur, en épousant son mouvement, en retrouvant l'unité organique de son dire. Procédant de l'externe à l'interne, du plus évident au plus secret, appuyée sur une hypothèse, elle progressait harmonieusement le long d'une idée-force que l'on voyait enfin, confirmée par tout le travail, se ramasser en un jugement terminal.

Situation du morceau, définition des mots, révélation de la composition et commentaire littéraire prenaient leur place naturelle dans un crescendo de lumière. On ne découpait pas le texte en ses « parties », membres morts d'un cadavre désarticulé; on essayait d'appréhender ensemble « fond » et « forme », le style étant perçu comme l'adéquation d'un langage à une expérience. Bref, on lisait. Lisez, insistait René Bray, lisez vite, lisez beaucoup. Nous lisions, pressentant que l'art de lire, ainsi compris, débouchait sur un art de vivre.

Le temps marchait. Les cours se succédaient. Toujours les grands sujets. Toujours cette combinaison de la science historique et de la critique esthétique : « La vérité dans le domaine de la beauté. » La méthode du maître devenait lentement une réalité vécue par ses élèves. Les nuages se dissipaient. Nous éprouvions, dans leur solidité, des choses résistantes. Nos pas s'affermirent. Peu à peu, d'apprentis, nous passions compagnons ; nous nous sentions admis dans la compagnie de cet homme. Oh ! point d'exubérance en cette naissante affection : réserve d'un côté, timidité de l'autre. Mais nos visites répétées, sa verve souriante aux dîners de la Faculté, les parties de quilles hors les murs, inauguraient un plus étroit commerce, et nous rêvions de nous consolider à ce contact. Sous l'ironie, nous devinions une amitié sans complaisance, mais aussi chaude que discrète. Enfin, nous avons vu Madame Bray, présence si réelle à son côté, une main vivement tendue, une parole sans détours, et ce même sourire où nous lisions la vérité de deux vies réussies, accueillantes à autrui.

C'est de ce dialogue ébauché que nous avons été, voici dix ans, brutalement frustrés. Abandonnés juste au moment où commençait notre existence d'hommes, stupéfaits, lourds d'espoirs écroulés, de gratitude informulée, nous n'avons cru voir, au début, que l'énormité d'une Absence. Bientôt, pourtant, une voix familière est montée du fond de notre être, une voix incisive, la voix de René Bray. Notre maître, installé en nous, nous commandait d'aller plus loin, de marcher encore avec lui vers cet ordre essentiel dont sa mort même témoignait, dans sa conformité au *style* d'une vie. Nous avons essayé. Nous n'avons pas fini de l'essayer encore. Mais lui non plus n'a pas fini de s'affirmer en nous, de rayonner dans cette maison, dans les lettres de ce pays. Pas fini d'enseigner. René Bray est vivant.

Vivant en vous aussi, Madame ; vivant par vous aussi. Et, puisque, ici, ce soir, votre présence est sa présence, puisque vous êtes à nos yeux deux personnes en une, Madame, c'est à vous que nous disons très simplement : merci.

Jean-Charles POTTERAT.